

L'EPOUSE¹

Jainendra Kumār

Traduction par Nadia Cattoni

Un coin de la ville, une maison négligée. Au deuxième étage. Là, dans la cuisine, une femme assise devant un foyer. Le feu du foyer se transforme en cendres. Dieu seul sait à quoi elle pense. Elle doit avoir environ vingt à vingt-deux ans. Elle est un peu maigre, et semble issue d'une bonne famille.

Soudain, la femme porta son attention sur le feu se transformant en cendres à l'intérieur du foyer. Posant les mains sur ses genoux, elle se leva, et amena un peu de charbon. L'ayant mis dans le foyer, elle s'assit d'un côté de la pièce, comme si elle cherchait à se souvenir : « Qu'est-ce que je fais maintenant ? », dans la maison il n'y a personne d'autre, et il est largement plus de minuit.

Deux personnes vivent dans cette maison, un mari et sa femme. Le mari n'est pas rentré depuis le matin et la femme est assise dans la cuisine.

Sunandā pense – non, elle ne pense pas, elle est simplement assise là, oisive. La seule chose dont elle doit se rappeler, c'est que le charbon ne s'éteigne pas. Dieu seul sait quand il viendra ? Une heure passa. Quoiqu'il en soit, un homme devrait au moins se soucier de son propre corps. Et Sunandā se rassit. Sans rien faire. Quand il rentrera, alors elle préparera des *roṭis*. Dieu seul sait ce qui le retient si longtemps. Et combien de temps encore, je vais rester assise ? Je ne peux pas rester assise. Le charbon aussi s'est enflammé. Et irritée, elle garda la poêle à *roṭi* sur le foyer. Non, maintenant elle va préparer des *roṭis*. Vexée, elle tira avec force le plateau de fer devant elle, et commença à préparer les *roṭis*.

Peu après, elle entendit des bruits de pas dans l'escalier. Son visage se figea quelque peu. Cette lueur resta sur son front un court instant, puis s'en alla. Puis, elle se pencha sur son travail avec cet air.

Kālindīcaran arriva. Derrière lui, trois autres de ses amis arrivèrent aussi. Ils avançaient discutant les uns avec les autres. D'un ton chaleureux. Kālindīcaran et ses amis allèrent directement dans sa chambre. Ils étaient engagés dans une discussion animée. Arrivés dans la chambre, la discussion cessa, puis reprit. Tous les quatre s'engagent en faveur de l'émancipation. La discussion sur ce sujet continue. L'Inde, notre mère, doit être libérée, le

¹ Titre original : « Patnī », in *Pratinidhi Kahāṇiyān*, Vārāṇāsī : Anurāg Prakāśan, 2008.

temps n'est plus à la moralité ou à l'immoralité, à la violence ou à la non-violence. Nous avons bien vu le résultat de ces doux discours. On ne sort pas sa tête de la gueule d'un tigre avec de doux discours. Dans ces moments-là, le seul remède est de tuer le tigre. Terreur ! Oui terreur ! Est-ce que nous devons avoir peur du terrorisme ? Il y a des gens qui disent que les terroristes sont stupides, que ce sont des enfants. Oui, ce sont des enfants et ils sont stupides. Ils n'ont pas besoin de dignité ni de sagesse. Nous n'éprouvons aucun désir de vivre. Nous ne sommes pas attachés à nos enfants. Nous n'avons pas besoin d'argent ni de richesse. Alors, pourquoi ne serions-nous pas libres pour mourir ? Pour éradiquer l'oppression, il faut un peu d'oppression ! Laisse ceux qui ont peur avoir peur. La peur n'est pas pour nous qui sommes jeunes.

Ensuite, ces quatre hommes en vinrent à décider de ce qu'ils devraient faire eux-mêmes.

Pendant ce temps, il vint à l'esprit de Kāṇḍīcaran qu'il n'avait pas mangé, et qu'il n'avait rien proposé à ses amis. S'excusant auprès d'eux, il prit congé et alla vers Sunandā.

Sunandā se trouvait là où elle était avant. Elle avait terminé de préparer les *roṭis*. Le charbon du foyer était entassé sans dessus-dessous avec la poêle à *roṭis*. Elle était assise, la tête appuyée sur sa main. Assise, inanimée, elle regarde. Elle écoute ce dont son mari Kāṇḍīcaran et ses amis sont en train de parler et pour quelle raison ils parlent. Elle ne comprend pas la cause de cet enthousiasme, l'enthousiasme ne lui est pas familier. C'est pour elle un objet un peu distant, désirable, charmant, plein de vie. Elle aimerait comprendre la liberté de l'Inde notre Mère ; mais elle ne comprend pas ce qu'est l'Inde notre Mère, ni la liberté. Elle ne comprend pas la signification même de la discussion animée de ces gens. Néanmoins, elle est assoiffée d'enthousiasme. Le désir de vivre s'est quelque peu éteint en elle, mais elle désire vivre. Elle aimerait bien que son mari lui parle aussi de la nation. Elle est un peu moins intelligente, mais ne commencera-t-elle pas aussi gentiment à comprendre ? Je pense que je suis moins éduquée, mais ce n'est pas de ma faute ? Maintenant je suis prête à apprendre, mais le mari n'a pas de patience avec sa femme. De toute façon son travail est le service. Ça suffit, pense-t-elle, comme si le désir de comprendre quelque chose l'avait quittée. Elle vit avec son mari sans attente, et elle ne pense jamais à se mettre au milieu de son chemin. Elle réalise ceci, que son mari devait penser aux avantages de laisser le confort et la maison, parce qu'il ne s'en inquiète pas et y est indifférent. S'en tenant à ce propos, elle avait passé les crises les unes après les autres avec un sentiment de paix. Son mari lui a aussi demandé pourquoi elle souffrait avec lui, mais entendant cela, elle reste silencieuse, et s'interroge : « Regarde, qu'est-ce qu'il dit ? ». Elle sait ce qu'ils appellent « gouvernement », ce gouvernement est très en colère avec leur façon de faire. Le gouvernement est le

gouvernement. Dans son esprit, ce n'est pas clair ce qu'est un « gouvernement », mais ce sont tous des magistrats, ils ont le bras long et beaucoup de pouvoir. Tellement d'armée, de policiers et de magistrats, de juges, de chefs de police, ils font tous partie du gouvernement. Comment ont-ils tous pu se battre ? Se battre contre l'autorité n'est pas bien, mais dans cette bataille, ils se sont oubliés. Bien, mais pourquoi parlent-ils tous sans exception avec autant de bruit ? Elle s'en sent très offensée. Un homme de la police secrète en civil est posté en permanence devant la maison. Pourquoi ces gens l'oublient-ils ? Pourquoi parlent-ils si fort ? A force d'être assise, elle pense à de telles choses. Regarde, il va être deux heures. Il ne s'inquiète ni de manger, ni de moi. De moi passe encore, mais au moins, qu'il prenne soin de son corps ! A cause d'un tel manque de soin, l'enfant s'en est allé. Son esprit aussi oh combien erre ici et là, mais lorsqu'elle est seule, au final, il en arrive à l'absence de cet enfant. Lorsqu'elle se souvient de l'enfant – ses grands yeux charmants, ses doigts et ses lèvres minuscules lui viennent à la mémoire – elle se souvient de ses mimiques. Par-dessus tout, sa mort resurgit. Oh ! Qu'est-ce que cette mort ! Elle est incapable de regarder en direction de cette mort. Bien qu'elle sache que tout le monde doit mourir – elle doit mourir, son mari doit mourir, mais si elle regarde un seul instant par inadvertance dans cette direction, alors la peur l'envahit. Elle ne peut l'endurer. Le souvenir de l'enfant l'angoisse. Alors, affligée, elle s'essuie les yeux et essaie de se distraire en faisant quelque chose d'utile ici ou là, par compulsion ; mais dans la solitude, quoiqu'elle fasse, ce souvenir revient encore et encore – elle reste devant cette mort et son esprit devient impuissant.

Elle se leva. Maintenant, elle va laver la vaisselle, la cuisine aussi doit être nettoyée. Ah ! Pourquoi est-ce que je reste assise dans le vide à penser !

Dans l'intervalle, Kāṇḍīcaran entra dans la cuisine.

Sunandā continua à regarder dans le vide sévèrement. Elle ne regarda pas dans la direction de son mari.

Kāṇḍī dit : « Sunandā, nous sommes quatre pour manger. Le repas est prêt ? »

Sunandā, s'étant levée manipula la vaisselle vide, les plateaux, le rouleau à pâte, les casses en cuivre, etc., sans rien dire.

Kāṇḍī dit : « Tu m'écoutes, il y a trois autres hommes avec moi. Si tu peux faire à manger, alors dis-le, sinon nous commencerons avec cela. »

Sunandā ne dit rien. Une extrême colère commençait à envahir son esprit. Pourquoi lui parle-t-il sur un ton suppliant ? Pourquoi n'a-t-il pas dit en riant de préparer encore un peu de nourriture. Comme si j'étais une étrangère. Bien, alors je ne suis pas non plus une esclave

complètement vouée à ses ordres. Je ne sais rien de la nourriture et du don. Et elle resta silencieuse.

Kāṇḍīcaran dit un peu fort : « Sunandā ! »

L'esprit de Sunandā bouillonnait tellement, qu'elle aurait lancé la casserole de sa main avec fracas. Elle ne tolère la colère de personne. Assise, elle n'était pas du tout consciente qu'elle était en train de penser à la sorte d'amour et de bonté qu'elle éprouvait pour son mari. Elle garda cette colère à l'intérieur.

« Pourquoi ? Tu ne peux pas parler non plus ? »

Sunandā ne dit absolument rien.

« Bien alors. Personne ne mangera. »

Ayant dit cela, Kāṇḍī en colère se retourna en tapant les talons et s'en alla.

Dans son groupe, Kāṇḍīcaran n'est pas considéré comme radical, à certains égards il est même considéré comme modéré. La plupart des membres sont célibataires, Kāṇḍīcaran n'est pas seulement marié, mais il a en plus perdu un enfant. Sa parole est respectée au sein du groupe. Sa nature modérée déplaît aussi à certaines personnes. Dans le groupe, il représente la prudence et a un rôle de modérateur.

La discussion en était justement à ce stade, Kāṇḍī soutenait que le groupe devrait se diriger vers l'abandon de la terreur. La terreur élimine la prudence, et l'homme se sent soit excité par elle, soit accablé parce qu'il en a peur. Dans les deux cas, ce n'est pas bien. Notre but est de réveiller l'intelligence de tous côtés, elle ne doit pas faire peur. Le gouvernement qui chapeaute le développement de l'individu et de la nation, désire la supprimer. Nous désirons nous détourner de ce qui fait obstacle au développement, nous désirons nous en affranchir. La terreur ne servira pas ce but. Le défi est de désintoxiquer celui qui est ivre de pouvoir, et de réveiller en lui le sens du devoir. Nous devrions accepter le fait que l'intoxication ne diminuera qu'après l'avoir frappé et blessé. Pour porter ce coup, nous devrions absolument rester prêts ; mais cette bataille n'est pas appropriée. Avec cela, le pouvoir ne perd rien ; au contraire, il est satisfait de sa propre raison d'être.

Mais lorsqu'il revint (d'après de Sunandā), on vit que le point de vue de Kāṇḍī n'était pas tranché. Il peut accepter que oui, la terreur est aussi nécessaire. « Oui » dit-il, « C'est bien que nous commençons un peu le travail. » Puis il dit : « Vous n'avez pas faim, non? Sa santé est mauvaise, c'est pourquoi elle n'a pas fait à manger. Dites, qu'est-ce qu'on fait ? On va au restaurant ?

L'un dit qu'il faudrait commander quelque chose au bazar. L'autre qu'il faudrait aller au restaurant. Ils étaient occupés à discuter quand Sunandā ayant servi la nourriture dans un

grand plateau le déposa au-milieu d'eux. Cela étant fait, elle s'en alla en silence. Puis de retour, elle donna quatre verres d'eau et repartit dans le même silence.

Kālindī resta sans voix.

Les trois amis se turent. Ils sentaient qu'il y avait une certaine tension entre mari et femme.

Finalement, l'un d'eux dit : « Kālindī, tu n'avais pas dit qu'il n'y avait rien à manger? »

Kālindī dit embarrassé : « Je voulais dire qu'il n'y avait pas assez. »

L'autre dit : « Il y a bien assez. Pour tout le monde ».

« Laisse-moi voir s'il y a quelque chose d'autre ». Ayant dit cela Kālindī se leva.

Arrivé auprès de Sunandā, il lui dit : « Qui t'a dit d'amener à manger ? Qu'est-ce que je t'avais dit ? »

Sunandā ne dit rien.

« Viens, débarrasse le plateau. Aucun de nous ne mange ici. Nous irons au restaurant ».

Sunandā ne parla pas. Kālindī aussi se trouva perdu pour un instant. Des pensées diverses lui venaient à l'esprit. Il se sentait insulté, et pour lui, c'était intolérable.

Il dit : « Tu n'écoutes pas ce qu'on te dit ! Pourquoi ? »

Sunandā tourna la tête un peu plus.

« Est-ce que je parle dans le vide ? »

Sunandā était intérieurement tendue.

« Je demande, était-il nécessaire d'apporter le repas alors que j'avais laissé des instructions ? »

Sunandā se tourna et réprimant ses sentiments dit d'une voix faible : « Tu ne mangeras pas ? Il est plus d'une heure ! »

Kālindī se sentit désarmé. Il n'aimait pas cela. Il demanda, menaçant : « Est-ce qu'il y a autre chose à manger ? »

Sunandā dit doucement : « Prends des pickles ».

« Il n'y a rien d'autre ? Bien, donne-moi des pickles ».

Sunandā amena les pickles, Kālindī les prit et s'en alla.

Sunandā n'avait rien gardé pour elle. Elle n'avait pas pensé qu'elle devait aussi manger. Maintenant que Kālindī était reparti, elle se dit qu'elle n'avait rien gardé pour elle. Elle fût en colère contre elle-même. Son cœur devint rêche ; mais ce n'était pas dû au manque de nourriture. Un sentiment de respect de soi s'éveilla en elle. Pourquoi son cœur est à ce point devenu rêche qu'elle a de telles pensées ? Quelle honte, est-ce que ce sont des choses à penser ? Un goût amer lui vint à la bouche. Soudain elle pensa qu'il ne s'était même pas inquiété de ce qu'elle mangerait. Est-ce que je pourrais tolérer cela, que je mange et que ses amis

aient faim ; mais que se serait-il passé s'il avait demandé ? A cause de cela, son cœur se fendit. Comme si accepter la situation signifiait se faire piétiner. Mais elle dit en s'insultant elle-même de manière répétée : Quelle honte ! Quelle honte ! Sunandā, jusqu'à maintenant tu ne t'es préoccupée que de questions mineures ! Tu devrais être heureuse, rester un jour sans manger par égard pour son mari est vertueux. Pourquoi est-ce que je le mets en colère ? A partir de maintenant, je ne le mettrai plus en colère, mais il ne fait pas attention à son propre corps ! Ce n'est pas bien. Que puis-je faire ?

Et elle s'absorba dans le lavage de la vaisselle. Elle entendit ces gens engagés dans une argumentation pleine d'énergie. Elle entendit aussi des éclats de rire à intervalles réguliers. « Oh ! » Soudain, une pensée lui vint : « Je peux aussi bien faire la vaisselle plus tard, mais comment faire s'il a besoin de quelque chose ? » Elle se lava les mains, et alla debout contre le mur derrière la porte de la chambre.

Un des amis dit : « Est-ce qu'il y a encore des pickles ? Demande-en quelques autres ».

Kāṁindī appela fort comme d'habitude : « Hé, apporte des pickles, des pickles ! » Comme si Sunandā se trouvait très loin, mais en fait, elle se tenait juste à l'extérieur. Elle amena et posa silencieusement les pickles.

Quand elle commença à s'éloigner, Kāṁindī dit d'une voix légèrement affectueuse : « Apporte aussi un peu d'eau. »

Et Sunandā amena de l'eau. L'ayant donnée, elle repartit et se plaça debout secrètement derrière la porte, de telle sorte que si Kāṁindī demandait quelque chose, elle pourrait le lui donner rapidement.